

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



HISTOIRE DE LA GRANDE-BAIE

LA GRANDE-BAIE DEPUIS LES
OBLAIS JUSQU'À NOS JOURS
(1853-1894)
(Suite)

Saint-Alexis, grâce à Dieu, fut relativement épargné. Pourtant, voici ce qu'écrivait M. A. Pelletier à M. le Grand Vicaire Cazeau, au lendemain de l'incendie : " A Saint-Alexis, on a passé le 19 et la nuit suivante dans les plus cruelles inquiétudes. Le feu, qui ceinturait en quelque sorte le village de l'église, poussé par un vent épouvantable de nord-ouest, menaçait de tout détruire. Nous avons été à notre dernière peur, au point que les personnes avaient déjà empaqueté leurs effets et beaucoup même les avaient enfouis dans des caves extérieures ou déposés sur la grève. Et dans les concessions on était menacé de la même manière. Ici, à part les clôtures qui ont été incendiées sur une étendue considérable dans presque toutes les parties de la paroisse, on n'a à déplorer aucun autre accident. Mais la sécheresse continue toujours, les vents sont fréquents et le feu n'est pas éteint partout. Priez pour nous."

La lettre ne parle pas des semences brûlées dans la terre, et qu'il fallut recommencer, ni du temps perdu pour combattre l'incendie, ni de la crise commerciale qui se fit sentir à Saint-Alexis comme ailleurs. En somme, l'année 1870 fut là aussi l'année terrible, et il

fallut plusieurs bonnes années pour solder le déficit qu'elle créa.

La paroisse pourtant continua à progresser sous un autre point de vue. L'esprit paroissial s'y développait, les vertus chrétiennes y fleurissaient ; et M. A. Pelletier ne pouvait s'empêcher de lui rendre un excellent témoignage auprès de son évêque dans son rapport annuel.

1871 et 1872 furent des années de paix, et aucun événement important n'y peut être signalé. La paroisse continuait à aimer et à vénérer son saint curé, et à se laisser diriger par lui dans les voies de la spiritualité. Curé et paroissiens s'étaient pour ainsi dire faits à l'idée qu'ils ne se quitteraient jamais. L'année 1873 devait les dé tromper les uns et les autres. En effet, dans l'automne de cette année, M. Pelletier fut appelé par Monseigneur l'Archevêque de Québec à remplir un autre poste, et M. F. Brunet fut chargé de le remplacer à Saint-Alexis.

(A suivre)

DERFLA.

PREMIERS ET SECONDS
MOIS DE SEPTEMBRE

- Philosophie senior* : 1er, M. P. Gagné ; 2nd, M. H. Dumas.
Philosophie junior : 1er, M. O. Tremblay ; 2nd, M. Frs Bergeron.
Rhétorique : 1er, M. Jos.-C. Tremblay ; 2nd, M. Eug. Bellay.
Belles-Lettres : 1er, M. Ach. Tremblay ; 2nd, M. Jos. Sheehy.
Versification : 1er, M. Louis-T. Saucier ; 2nd, M. Edm. Duchesne.
Humanités : 1er, M. N. Gagné ; 2nd, M. J. McNicholl.

Quatrième : 1er, M. Jos. Blackburn ; 2nd, M. Arm. Boily.

Troisième : 1er, M. J.-A. Gagné ; 2nd, M. Ludg. Boily.

Seconde : 1er, M. Jean Brassard ; 2nd, M. Diégo Villeneuve.

Première : 1er, M. A. Jalbert ; 2nd, M. Vict. Aubin.

ECHOS DU SEMINAIRE

—Le 27 septembre dernier, nos philosophes ont fait une excursion à Saint-Dominique de Jonquière. Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro le récit de ce voyage.

—Le 28 du même mois, nous célébrions la fête patronale de M. l'abbé E. DeLamarre, préfet des études.

—Lundi dernier, nous avons " dépensé " le grand congé que nous avait donné Mgr B. Paquet. L'événement de la journée fut le pique-nique des grands à Sainte-Anne. Le bateau traversier vint les chercher tout près d'ici et nous les ramena sains et saufs.

—M. l'abbé A. Vincent a été nommé Assistant-Procureur et Econome, en remplacement de M. l'abbé C.-R. Tremblay, appelé dernièrement à la cure de Saint-Charles.

—De ce temps-ci, maints ouvriers préparent le cabinet de physique et le laboratoire de chimie. Dans quelques semaines, tout sera organisé.

Nos sincères félicitations à la *Croix du Canada*, pour son courageux article du 3 octobre à l'adresse d'une partie des étudiants catholiques de Montréal. Les réponses qu'on a tenté de lui faire n'ont pas beaucoup brillé par la logique.

L'abondance des matières de ce numéro nous fait différer de quinze jours, à notre grand regret, la publication d'une critique littéraire de notre collaborateur ABNEE, sur la *Vie de M. Painchud*, Dionne.

Il y a bien du petit texte dans ce numéro, et les pauvres yeux des plus âgés de nos lecteurs vont avoir forte besogne.—Ils pourraient nous lire à la loupe, ou plutôt à l'aide de projections à la lanterne magique. Ce serait original, scientifique et très fin-de-siècle.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

THS DUFOUR,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 13 OCTOBRE 1894

CHOSSES SPIRITUELLES

L'avant-dernière semaine, tout le mouvement ordinaire de notre vie s'est arrêté soudain, ou plutôt s'est complètement transformé. La cloche accoutumée ne sonnait plus aux mêmes heures ; elle ne nous annonçait ni classes, ni études. Nos livres et cahiers n'y comprenaient plus rien.

Ce fut la retraite, du dimanche soir au jeudi matin. Sermons, conférences, office, chapelet, lectures pieuses, examen de conscience, etc., voilà ce qui remplit ces trois jours. Nous avions tout l'air de vrais religieux adonnés à la vie contemplative. Il y avait de ces moines de bien petite taille : mais la règle était la même pour tous ; le silence et le recueillement aussi. Et ces petits frères ont accompli d'aussi bonne besogne que les grands.

Un individu qui a fait du mauvais sang, durant tout cela, c'est le diable ! Il y a perdu tout ce qui lui restait de latin.

* *

C'est Mgr B. Paquet qui nous a menés à la bataille. Sous un tel chef, d'une expérience si consommée, nos troupes ont fait merveille ; elles ont chassé l'ennemi, défait tous ses ouvrages, et fixé au bon endroit, pour toujours, l'étendard du grand Roi.

Le jeudi matin, les vainqueurs ont eu les honneurs du triomphe. Un banquet divin les a tous réunis, dans l'enceinte sacrée ; un breuvage d'immortalité les a rendus à jamais invincibles

* *

Jeudi soir, après une dernière exhortation du prédicateur de la retraite, un salut solennel, présidé par Sa Grandeur Mgr Labrecque, a mis fin à nos pieux exercices.

Après avoir remercié le bon Dieu de ses grâces précieuses, il nous restait à témoigner de notre reconnaissance à Mgr Paquet qui, pour nous faire du bien et malgré une santé peu favorable, s'était imposé les fatigues d'un long voyage et d'une prédication si considérable. Notre doyen, M. H. Dumas, se fit l'interprète de nos sentiments de gratitude bien sincère.

La réponse toute charmante du vénérable prélat nous fournit encore une occasion de goûter cette éloquence, où le cœur et l'art ont parts égales, et dont il possède si bien le secret. Enfin, dernier bienfait, il voulut bien se rendre à la requête des petits,—qui ont encore, évidemment, quelque attache au côté matériel de la vie,—et nous accorder gracieusement la faveur d'un grand congé.

ORNIS.

NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT-ROSAIRE, AU CAP DE LA MAGDELEINE

Au milieu des efforts multipliés de tous les agents des puissances des ténèbres qui nous envahissent de plus en plus, nous sommes heureux et pleins de confiance en entendant la voix de la sentinelle vigilante de l'Eglise, la voix du Souverain Pontife, Léon XIII ; cette voix de notre Souverain Chef rallie les forces de l'Eglise auprès des autels de Marie. C'est en vain que l'enfer viendra se ruer contre les remparts de la citadelle du peuple chrétien : Marie, notre Protectrice, a les yeux fixés sur le serpent sinueux qui s'avance ; et au moment où il croira saisir la victoire, sa tête hideuse sera écrasée.

Nous devons ce secours à la prière de l'Eglise prosternée aux pieds de Marie, pendant tout le mois d'octobre de chaque année, selon les vœux de l'illustre Pontife Léon XIII.

"Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis."

Les sanctuaires de Marie, voilà donc notre lieu de refuge, notre arsenal.

Il en est un remarquable dans notre pays, que les lecteurs de L'OISEAU-MOUCHE ne sauront gré de leur faire connaître : c'est le sanctuaire de Notre-Dame du Rosaire, au Cap de la Magdeleine.

On a constaté que le lieu où la sainte Vierge apparut à Lourdes avait été concédé à la Reine du ciel dans les temps de foi du moyen âge. Dans notre Canada, la sainte Vierge s'est aussi choisie ce coin de terre au centre du pays. Depuis deux cents ans, la Confrérie du Saint-Rosaire est établie au Cap de la Magdeleine et déjà la sainte Vierge commença à apparaître en cet endroit par les prodiges qui se multiplient de jour en jour.

Cet été, au mois de juillet, on a célébré dans un Triduum solennel ce deuxième centenaire, au milieu d'un concours immense de pèlerins. Impossible de rendre les émotions qui pénétraient la foule, lorsque, pros-

ternée aux pieds de Marie, elle se consacra par trois fois au service de cette bonne Mère.

* **

Rien de plus facile que de se rendre au Cap de la Magdeleine.

C'est une chose remarquable, pour le dire en passant, de voir cette prédilection de la sainte Vierge pour un lieu déjà consacré à sainte Marie-Magdeleine. Ne devons-nous pas supposer que ces deux âmes, réunies au pied de la croix dans une tristesse inénarrable, s'étaient choisies sur notre terre du Canada un lieu où, réunies encore, elles verraient des âmes aimantes répondre aux ardeurs d'autrefois par la piété filiale la plus ardente ? *Secundum multitudinem dolorum meorum consolationes tue benificaverunt animam meam.*

A Trois-Rivières on est à deux ou trois milles du Cap. Pendant qu'on fait ce trajet, les yeux se reposent sur un horizon dont la douceur des lignes invite l'imagination à voir les célestes phalanges évoluer avec grâce autour du trône de la Reine des cieux.

Après avoir traversé la belle rivière Saint-Maurice, ou chemin joyeusement vers ce fief de la Reine des anges. A quelque distance du Cap, la route devient sablonneuse, les voitures roulent sans bruit comme sur un tapis de mousse. Le silence entoure ce lieu béni, comme si les échos de la terre se suspendaient pour ne pas perdre une seule des paroles de notre bonne Mère à tous ceux qui viennent la visiter.

Dans la chapelle, le cœur s'attendrit en récitant le Rosaire. Nous devons méditer tout à tour les différents mystères joyeux, douloureux et glorieux ; mais en ce lieu, il semble qu'on doit insister davantage sur les mystères joyeux. Ici la prédilection de Marie se fixe sur l'enfance. Ses faveurs atteignent surtout les enfants. Marie, en ce lieu de tranquillité, de lumière, vient écouter le doux murmure des voix enfantines qui se font entendre dans son sanctuaire, comme autrefois de la petite maison de Nazareth elle voyait les enfants d'alentour venir prendre part aux joyeux ébats de son divin Fils. La chapelle de la sainte Vierge n'est pas sur les hauteurs, sur des lieux escarpés ; elle est dans un lieu ouvert de tout côté, avec une vue sur notre beau fleuve, entourée de collines qui élèvent son trône sur l'horizon de quelques marches seulement, laissant voir dans tout son ampleur le beau mont au des cieux dont les siècles se sont toujours plu à parer l'Immaculée Mère de Jésus.

Ce sanctuaire attire les cœurs. Qui sait si le prisonnier du Tabernacle ne s'éclaircit pas bientôt de sa retraite pour mêler son sourire et ses caresses aux sourires et aux caresses de ses petits amis du Canada, dont la foi vive lui aura fait perdre son *incognito* !.....

L'intérieur de la chapelle ressemble à l'ancienne église de Sainte-Anne de Beauport. Le maître-autel est surmonté d'une statue de la sainte Vierge vers laquelle se tournent les regards de ceux qui entrent dans l'église. Des reliques insignes du tombeau de la sainte Vierge, don du Rvd Père Frédéric, Franciscaïn, sont enchâssées dans un brillant reliquaire.

A côté de cette chapelle, on a bâti une grande église avec une belle façade ornée de trois statues, celle de sainte Magdeleine, au centre, et, de chaque côté, celles de saint Lazare et de sainte Marthe. La statue de

sainte Magdeleine est très belle. Ses traits respirent une douleur profonde, on s'attend à voir tomber des larmes de ses yeux, fixés sur la croix où souffre son bon Maître.

Le digne curé du Cap, M. l'abbé E. Duquay, reçoit certainement des inspirations particulières pour faciliter en ce lieu la dévotion du T. S.-Rosaire. Son zèle est d'ailleurs bien secondé par le Rvd Père Frédéric dont l'âme possède la piété de saint François pour Marie. Jamais ailleurs je n'ai entendu réciter le chapelet avec plus de dévotion et de respect.—La place publique est vaste, nivelée, embellie, couverte de verdure; les processions les plus nombreuses peuvent s'y déployer avec grandeur. Tout alentour, et au loin de chaque côté du chemin, sont dressés des hampes de trente à quarante pieds prêts à recevoir des drapeaux, et, à un moment donné, les environs du sanctuaire sont soudainement parés pour un joyeux jour de fête.

Lorsqu'on a visité ce saint lieu, on veut y revenir encore. C'est que, là, le calme p nètre au fond des cœurs agités; la confiance, en ceux qui sont abandonnés; la force, dans les âmes affaiblies. Là nous sommes à l'abri des coups de l'ennemi sous les ailes de notre Mère bien-aimée.

"Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis."
SEKENO.

LE ROYAL WILLIAM

Il y a quelques semaines, M. Léon Ledieu apprenait aux lecteurs du *Monde Illustré* qu'une respectable demoiselle, maintenant retirée à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi, Mademoiselle H. Maret, avait fait en 1831 le trajet de Québec à Halifax à bord du *Royal William*, "le premier vapeur d'Amérique." La chronique est pressée, et souvent ses renseignements ne sont pas très complets.

Le *Royal William* ne fut pas le premier bateau à vapeur d'Amérique. Il ne fut construit qu'en 1830, à Québec. Or, dès 1807, le *Clermont*, lancé à New-York, fit le voyage de cette ville à Albany, et, en 1819, le *Savannah* alla de New-York à Saint-Petersbourg. D'autres vapeurs furent même construits à Québec avant le *Loyal William*; en 1816, le *John Molson* faisait un service plus ou moins régulier entre Québec et Montréal, et le *Lauzon* entre Québec et Lévis; ce dernier procurait même de temps en temps à nos pères le luxe d'une petite excursion autour de l'Île d'Orléans.

Chose certaine, le *Royal William* fut le premier vapeur, construit à Québec, qui s'aventura dans le Golfe Saint-Laurent. Au mois d'août 1831, il laissait le Quai Napoléon, à Québec, en route pour Halifax; c'était son premier voyage. Il y avait à bord une quinzaine de passagers: deux jeunes anglais qui faisaient le tour du monde, MM. Pitt et Adams; un vieux célibataire, M. Tudor; M^{de} Ryan, veuve d'un officier de l'armée anglaise; M. Louis Massue, avec sa fille Mlle Massue, et sa pupille Mlle Maret; M. et M^{de} Elzéar Bédard, et quelques autres dames et messieurs. Comme on le voit, Mlle Maret, que le chroniqueur représentait comme ayant fait ce voyage à peu près seule et au grand étonnement de l'équipage, était en compagnie nombreuse et fort distinguée.

À bord du *Royal William*, on vivait, paraît-il, sur un haut pied de cérémonie; ce qui

n'empêcha pas la plus franche gaieté de régner parmi les passagers pendant les huit jours que dura le voyage.

Ces temps sont loins; aller à Halifax en bateau à vapeur était alors un luxe que peu de gens pouvaient se donner.

Aujourd'hui, on va en Europe sans y prendre garde; presque tout le monde a traversé l'océan; et ceux pour qui les raisins sont encore trop verts peuvent se consoler en considérant que de nos jours le meilleur moyen de se distinguer comme voyageurs est de rester chez soi.

DENIS RUTHBAN.

AU LAC SAINT-JEAN

Aller de Chicoutimi au Lac Saint-Jean, ce n'est plus qu'un jeu. Les Parisiens ne vont pas plus facilement à Versailles, les New-Yorkais à Brooklyn. Dirait-on qu'il fut un temps où il ne fallait pas moins de deux jours pour franchir les 40 milles qui séparent Hébertville, par exemple, de notre bonne vieille ville de Chicoutimi?

À cette époque, il n'y avait ni chemin de roi, ni autre. On n'allait donc pas en carrosse. L'hiver, on voyageait à la raquette ou en traîneau; l'été, en canot d'écorce. Dans le dernier cas, on portageait souvent. Quel est le sportman chicoutimien qui ignore le "Portage-des-rochers"? Mais, en traîneau, à pied ou en canot, vous aviez à porter le poids du jour, à endurer le froid, la chaleur, le vent, la pluie et les maringouins.

Aujourd'hui, foin de tout cela. Le reporter de L'OISEAU-MOUCHE s'installe confortablement dans un "pullman", quand il y en a, dans le "petit char", quand il n'y a pas de "pullman", et, dans l'un comme dans l'autre cas, en une heure au plus, il va à Hébertville voir l'Exposition.

Nos confrères du Lac Saint-Jean, nés marins, appellent "petit char" une moitié de wagon que la Compagnie du chemin de fer du Lac Saint-Jean, en temps ordinaire, met au service des voyageurs de distinction. Si je mentionne ce fait, ce n'est pas pour me plaindre. Au contraire, j'aime cela, moi. Cet unique compartiment réservé a pour effet de mettre forcément les voyageurs en tête à tête, pour peu qu'ils soient en nombre, et cela du bon.

Donc, le 26 de septembre dernier, profitant d'un jour de congé, L'OISEAU-MOUCHE déléguait un de ses reporters à l'Exposition d'Hébertville.

L'OISEAU-MOUCHE n'est pas seul à s'intéresser à la grande question du jour: l'agriculture. Toutes les classes de la société étaient représentées à l'Exposition: journaliers, députés, négociants, cultivateurs, curés, professeurs, affluaient des quatre coins du pays.

Et la chose en valait la peine.

J'ai oui dire par un conférencier agricole du district de Montréal que les deux comtés du Lac Saint-Jean et de Chicoutimi sont les plus avancés de la Province dans la voie du progrès. Les Expositions de Québec et d'Hébertville ont prouvé qu'il disait vrai.

Le Lac Saint-Jean est une région essentiellement agricole. Ici, point de manufactures. Le cri joyeux de la locomotive vient seulement une fois le jour, troubler la sérénité tranquille de ces campagnes. On n'y connaît guère

d'autre industrie que la fabrication du beurre, du fromage, de belles et bonnes étoffes de laine ou de lin, que les dames et les demoiselles du pays tissent de leurs propres mains. Oh! les bon nes couvertes et les jolis tapis que j'ai vus dans le "Palais industriel" de l'Exposition!

Au Lac Saint-Jean, tout homme est colon ou aspire à le devenir. On est né et on vit pour cela. Ne parlez pas aux mioches d'aller au collège. "Pouah! le collège! Pour être avocat ou médecin? Il y en a déjà bien assez. Je serai habitant!"

Si la rédaction de L'OISEAU-MOUCHE veut faire de nouvelles recrues, elle fera bien de s'adresser à d'autres.

"Quel âge as-tu, petit?" demandai-je à notre automédon, un petit bonhomme aux joues écarlates, semblables à des pommes de Grenade, qui nous conduisit fort adroitement par des chemins affreux de la station du chemin de fer au terrain de l'Exposition.

"Huit ans, monsieur."

Un cocher de huit ans! Songez-y. C'est le fils d'un colon.

Maintenant, une question: qui a fait le Lac Saint-Jean ce qu'il est?

Dieu, sans doute, l'auteur de tout bien. C'est Lui qui a doté ce grand "Royaume du Saguenay" de son sol fertile, de ses lacs limpides, de ses rivières aux ondes calmes et pures, de ses gracieuses collines mollement couchées dans la plaine; c'est Lui qui met au cœur du colon la foi et la vaillance, à ses bras nerveux la force qui triomphe de la forêt, brandit la hache et guide la charrue; c'est Lui qui fait rayonner sur le front de nos mères la triple couronne de l'honneur, du dévouement et de la vertu; c'est Lui qui bénit les foyers, où s'épanouit, dans le large cercle de la famille patriarcale, la franche gaieté des enfants de Dieu.

Mais à qui encore, après Dieu, devons-nous le Lac Saint-Jean? À nos gouvernants, sans doute: ministres, sénateurs, députés.

Mais à qui surtout? À nos évêques, à nos prêtres. Ah! les *Scrap-Books* de M. le Vice-Supérieur en disent long sur le rôle de notre clergé dans la colonisation et le développement progressif du Lac Saint-Jean.

Le cœur de nos gens en dit plus long encore.

L'âme du progrès au Lac Saint-Jean, le grand ressort qui meut tout, c'est le curé. Et ce n'est pas une mince gloire, pour les rédacteurs de L'OISEAU-MOUCHE, de compter, parmi ces grands promoteurs du vrai progrès, plusieurs de leurs aînés. Chapeau bas devant ces braves! Avec eux et par eux, la question sociale est résolue au Lac Saint-Jean. La paix règne, parce qu'on aime et qu'on prie; et avec la paix règne le bonheur. Point de Chevalerie du Travail ici, partant, point de grève ni de chômage; mais du travail pour tous; entre tous, l'égalité et la fraternité; chez tous, du pain et du fromage, sans compter mille douceurs.

JACQUES CŒUR.

UNE APPRÉCIATION

Les journalistes ont un procédé commode pour se faire des compliments sans qu'il y paraisse trop: ils n'ont qu'à reproduire les éloges que leur adressent des confrères bienveillants, et leur façon d'agir reste d'une entière correction. Nous n'avons garde de faire autrement, nous-mêmes, et nous allons

citer quelques passages d'une chronique insérée dans le *Trifluvien* du 5 octobre, où notre œuvre est appréciée d'une manière bien flatteuse, si flatteuse, même, que nous avons eu grand-peine à obtenir permission de publier ces extraits. Voici le grand argument dont nous avons appuyé nos instances : Certain journaliste a cru devoir s'apitoyer sur le sort des élèves de notre Séminaire, qui n'ont pour professeurs que des ignorants. Eh bien, on verra au moins, qu'on n'est pas partout du même avis.—Cela dit, nous remercions "Trifluvien" de ses bonnes paroles.

"Depuis quelque temps, il nous vient un certain vent littéraire des bords enchanteurs du Saguenay qu'on devrait bien imiter dans certains milieux. Si le Saguenay est la partie la plus poétique et la plus sauvage de notre beau pays, par ses aspects sublimes de grandeur et de varié, il faut croire que cette poésie déteint un peu sur ses enfants. Il nous vient de temps en temps des souffles littéraires de ces parages, que nous voudrions goûter plus souvent encore, et surtout nous souhaiterions que les poètes, les historiens, les critiques et les savants, sans vouloir blesser la modestie de ces derniers, eussent des imitateurs dans nos parages..... Si de Chicoutimi sortent de si jolies choses, le *Naturaliste*, l'*Oiseau-Mouche*, etc., est-ce à dire que le savant abbé Huard est sans émules ? Je ne le crois pas. Si dans nos collèges, etc., on imitait un peu ce travailleur, on ne serait pas si pressé de crier à l'ignorance et à la paresse d'une certaine gent. En voilà un qui peut répondre aux prêtres phobes : venez-y, Messieurs, je vous donnerai la dime de mes travaux et de mes sueurs, cela vous fera un bagage capable de vous rendre utiles à votre pays et à ses enfants.

"Ces M.M. ne se contentent pas d'écrire pour eux ; l'élan étant donné, on veut éclairer les autres. La *Revue Canadienne* nous fait admirer de ce temps-ci la belle critique de l'abbé Degagné sur Crémazie. On peut dire, après des juges compétents, que c'est une maîtresse plume que celle de ce jeune professeur qui nous promet beaucoup, par l'étendue et la variété de ses connaissances littéraires. Succès et merci à ce jeune travailleur.

"Je ne puis parler de tous, mais il y en a d'autres qui font aussi leur marque..... Merci aux M.M. de Chicoutimi et courage."

"Trifluvien".

EN L'HONNEUR DE SAINT ANTOINE DE PADOUE

Après les vêpres de dimanche dernier, nous avons été témoins d'une cérémonie bien propre à laisser d'agréables souvenirs dans nos jeunes cœurs.

A notre entrée dans la cathédrale, nous avons remarqué deux statues dans le bas-chœur, l'une représentant saint François d'Assise, l'autre saint Antoine de Padoue. De leur piédestal orné de fleurs elles semblaient nous sourire, et nous prêchaient d'éloquents leçons.

Qui ne comprendrait, en effet, au premier aspect, que saint François, avec sa tunique rapiécée et ses regards tournés vers le ciel dans un élan d'indicible amour, ne nous enseigne le détachement de la terre et l'amour de Jésus ? Et saint Antoine, qu'il fait plaisir à voir en compagnie de l'Enfant Jésus qui vient distraire son fidèle ami de sa contemplation en posant ses petits pieds sur son livre et l'embrassant affectueusement !

Quelle aimable distraction et quelles désirables caresses ! Bien sûr nos maîtres nous pardonneraient d'être distraits comme cela. Et nous, sachant que telle visite dût nous arriver pendant que nous faisons notre devoir à l'étude, avec quelle ardeur nous l'entreprendrions, fût-il un thème grec ou une pièce de vers latins !.....

Mais assez de rêver des privilèges qui ne peuvent convenir qu'à des écoliers meilleurs que nous.

Les statues, si expressives qu'elles soient, ne parlent point. Nous ne savions pas encore la raison de la présence inaccoutumée de celles-ci ; mais quand M. l'abbé E. DeLamarre, notre préfet des études, fut monté en chaire, nous vîmes revivre à nos yeux les deux serviteurs de Dieu dans le récit de leurs principales actions et nous eûmes l'explication de tout ce qui allait se passer.

Il nous entretint de l'influence sociale exercée par trois hommes qui comptent parmi les plus distingués d'un grand siècle. A saint François d'Assise est due la fondation de la grande famille franciscaine et l'institution du Tiers-Ordre ; saint Dominique fonda l'institut des Frères-Prêcheurs et établit le Rosaire ; saint Antoine de Padoue est le plus grand thaumaturge et le plus grand orateur du treizième siècle. Comme conclusion pratique, imiter ces héros de la vertu et s'enrôler dans les confréries établies par eux.

Le prédicateur n'a pas passé sous silence, comme bien l'on pense, l'œuvre du pain de Saint-Antoine dont il est le zélé promoteur.

Ensuite, Monseigneur, revêtu de ses habits pontificaux, procéda à la bénédiction solennelle des statues.

Pensez-vous qu'on laissera ensemble saint François et saint Antoine, le père séraphique et son fils spirituel bien-aimé ? Eh bien ! si vous le croyez, détrompez-vous. Ce bas monde n'est qu'une suite de séparations : on a décidé de laisser saint François à la cathédrale. Mais celui-ci doit s'en consoler, pour la gloire de son émule, car voici qu'on s'empare de saint Antoine et qu'on s'apprête à le porter triomphalement. On sort de l'église et la procession monte, se dirigeant vers l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier. Les prêtres, les écoliers, le foule font cortège en chantant des cantiques. C'est un imposant spectacle ; mais pourquoi cette démonstration ?

C'est que la chapelle de cet hôpital est devenue le centre de l'œuvre nouvellement établie du pain de Saint-Antoine, et que, désormais, le grand thaumaturge veut s'y trouver pour voir venir à lui et les demandes écrites de ceux qui sollicitent des faveurs en promettant du pain aux pauvres, et les aumônes destinées à acquitter leurs promesses.

N'étant pas tous des Crésus, tant s'en faut, nous ne pouvons pas toujours donner du pain aux nécessiteux, si chers à saint Antoine. Cette fois, la société Sainte-Cécile lui donna en notre nom du bien beau chant au salut solennel, chanté par Monseigneur, belle cérémonie dont fut suivie l'installation de la statue.

LÉVIS.

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

UNE LETTRE

Cette semaine, j'ai reçu une let-

tre de ma famille ; c'est la première depuis mon départ de Québec ; jugez si elle était attendue avec impatience ! Quel monde de souvenirs n'a-t-elle pas réveillés en moi ! Il y a dans l'âme humaine de ces fibres qu'on ne peut toucher sans les remuer profondément. En reconnaissant l'écriture d'une sœur chérie, en lisant cette lettre écrite à la maison, et qui m'a poursuivi si longtemps pour m'apporter des nouvelles du pays, je sentis l'émotion me gagner.

Je suis donc bien loin des miens, et bien des mois s'écouleront avant que je puisse les revoir ; d'ici là, il me faudra vivre séparé d'eux par un continent et tout un océan. A cette distance, je ne pourrais même pas me transporter auprès de mes parents et amis, dans le cas de maladie ou de mort ; et j'ai laissé un père dont les années et les travaux ont blanchi les cheveux et diminué les forces ! Mais rien n'arrive sans la permission de la Providence ; remettons entre ses mains le soin de notre sort. Toutefois, lorsque l'heure du retour aura sonné, elle marquera l'une des époques les plus heureuses de ma vie.

* *

Il y a une autre famille dont le souvenir me suit partout : c'est celle de mes paroissiens. Sans cesse au milieu d'eux, j'avais appris à connaître toutes leurs peines, et leurs joies étaient devenues les miennes. Les liens de l'amitié et de la religion nous unissaient, et c'est lorsqu'il a fallu les rompre que j'ai compris combien ils étaient forts. Aussi, lorsqu'après une messe chantée pour m'obtenir un heureux voyage, ils vinrent témoigner de leur amour et de leur reconnaissance envers leur pasteur, le cœur me manqua. Un curé ne s'éloigne pas de ses paroissiens, s'il doit affronter des dangers sérieux qui lui font craindre de ne plus les revoir, sans pleurer, et ses paroissiens pleurent avec lui. Heureux sommes-nous au Canada d'avoir des fidèles foncièrement catholiques, des paroisses où les prêtres sont aimés et respectés, où curé et paroissiens ne font qu'une âme ! Ce bonheur, on l'apprécie davantage lorsqu'on a voyagé dans des contrées où le peuple abusé s'éloigne de ses meilleurs amis et s'en défie. Le malaise règne partout, et le bonheur nulle part.

(A suivre)

LAURENTIDES.